

# *Je Ne Comprends Pas*

Écrit par D.

## Chapitre 1 : Le silence avant la pluie

Le monde de Nolan était un lieu de doux épuisement. Il habitait un petit appartement au troisième étage d'un immeuble dont la pierre blonde gardait la chaleur du jour jusque tard dans la nuit. Ses fenêtres donnaient sur une cour intérieure, un rectangle de ciel et de branches d'acacia qui changeait de couleur avec les heures. En ce début de soirée, une lumière d'ambre, épaisse et paresseuse, baignait les murs nus et les quelques livres posés sur la table de chevet. L'air était immobile, chargé du parfum poussiéreux de l'été finissant.

Nolan était assis dans son fauteuil, un vieux fauteuil de velours usé dont la couleur brune avait pâli aux endroits où ses mains et sa tête se posaient le plus souvent. Il ne lisait pas. Il n'écoutait pas de musique. Il regardait par la fenêtre les feuilles de l'acacia trembler dans un souffle d'air si ténu qu'il était presque imperceptible. C'était son activité principale depuis quelque temps : observer. Observer la lente danse des poussières dans un rayon de soleil, le chemin d'une fourmi sur l'appui de la fenêtre, l'ombre qui rampait le long du mur opposé. Il y avait dans cette contemplation une forme d'acceptation, non pas résignée, mais lucide. Il avait trente ans, et il était fatigué.

Cette fatigue n'était pas celle du corps, bien que son corps aussi se fît sentir, lourd et terrestre. C'était une saturation de l'âme. Il avait aimé, souffert, désiré, réfléchi. Il avait connu l'enthousiasme juvénile et les désillusions de l'âge adulte. Il avait senti le vent de la passion et la morsure du regret. Et maintenant, il était plein. Comme un vase qui a contenu trop de liquides différents, trop d'émotions, trop de pensées, et qui n'a plus de place pour rien d'autre. Il éprouvait une nostalgie non pas pour un passé idéalisé, mais pour un avenir de silence. Un silence absolu, sans écho, sans mémoire, sans le moindre frémissement de conscience.

Un bruit de clés dans la serrure le tira de sa rêverie. La porte s'ouvrit sur Maëlle, sa sœur cadette. Elle avait vingt-sept ans, un visage vif encadré de boucles brunes toujours un peu désordonnées, et des yeux qui brillaient d'une énergie que Nolan ne comprenait plus tout à fait.

« Tu es dans le noir ? » demanda-t-elle en allumant la lumière du couloir.

La lumière artificielle fit cligner Nolan. L'instant d'avant était déjà loin, dissipé comme de la fumée.

« Je regardais la nuit venir. »

Maëlle entra, déposa un sac de courses sur la table de la cuisine mitoyenne. « Il fait lourd. Il va pleuvoir. On le sent dans l'air. »

Nolan acquiesça. Il le sentait, en effet. Cette pression atmosphérique qui annonçait l'orage était comme le symbole physique de l'étau qui, parfois, semblait se resserrer autour de sa poitrine.

« Comment s'est passée ta journée ? » demanda-t-il par politesse, par habitude.

« Bien, bien. Chargée. Des réunions interminables. Mais j'ai avancé sur le dossier Lambert. » Elle parlait en rangeant les courses, ses mouvements vifs et précis. Elle existait dans un monde de projets, d'actions, de futurs à construire. Nolan l'écoutait, et ce monde lui semblait à la fois admirable et infiniment lointain, comme observé à travers une vitre épaisse.

Plus tard, Hugo vint les rejoindre pour le dîner. Hugo, l'ami d'enfance, solide et rassurant comme un roc. Il apportait avec lui l'odeur du tabac et du béton, lui qui travaillait dans le bâtiment. Il tapota l'épaule de Nolan avec une familiarité née de décennies de complicité.

« Alors, le philosophe, tu médites ? » dit-il en souriant, sans méchanceté aucune.

« Je regarde », répondit Nolan simplement.

Hugo secoua la tête, amusé. « Toi et tes silences. Moi, je n'ai pas le temps de regarder. Je suis trop occupé à vivre. »

C'était leur dialogue de toujours. Hugo, le pragmatique, pour qui la vie était une série de problèmes à résoudre, de plaisirs à prendre, de peines à surmonter. La mort ? « On verra bien quand on y sera, et de toute façon, ce sera le néant, alors à quoi bon se prendre la tête ? » disait-il souvent. Nolan l'enviait parfois, cette capacité à ne pas s'interroger, à accepter le monde comme une évidence. Mais il savait aussi que cette évidence était un leurre. Hugo ne fuyait pas les questions, il ne les voyait tout simplement pas.

Pendant le dîner, la conversation roula sur des sujets terrestres : le dernier film à voir, les projets de vacances de Maëlle, le prix des légumes au marché. Nolan y participait, posait une question çà et là, souriait aux anecdotes. Mais une partie de lui restait en

retrait, observant la scène comme si elle se déroulait sur une scène de théâtre. Il voyait la manière dont la lumière de la suspension éclairait les mains de Maëlle tandis qu'elle servait la soupe, la ride soucieuse qui se creusait entre les sourcils d'Hugo quand il parlait travail, les reflets dans le verre d'eau posé devant lui. Chaque détail était net, intense, presque douloureux dans sa précision. C'était cela, la lucidité. Voir trop, sentir trop. Être saturé de la beauté et de la tristesse du monde.

Après le départ d'Hugo et alors que Maëlle faisait la vaisselle, Nolan se leva et se posta de nouveau à la fenêtre. La nuit était tombée, noire et lourde. Les premières gouttes de pluie commencèrent à frapper les vitres, d'abord avec hésitation, puis plus franchement. Le parfum de la terre mouillée et du béton refroidi monta jusqu'à lui, une odeur primitive et apaisante.

« Tu devrais écrire, tu sais », dit Maëlle sans se retourner, ses mains plongées dans l'eau savonneuse. « Toutes ces choses que tu penses. Ça te ferait du bien. »

Nolan eut un faible sourire. Ecrire. Transformer le flux désordonné de ses pensées en phrases, en paragraphes. Donner une forme à l'informe. N'était-ce pas une manière de perpétuer l'existence de ce qui devrait, peut-être, simplement s'éteindre ?

« Peut-être », répondit-il.

Plus tard, dans le silence de sa chambre, alors que la pluie avait cédé la place à un bruissement léger, Nolan ouvrit le petit carnet qu'il gardait dans son tiroir. La page était blanche, intimidante. Il prit son stylo, et après un long moment d'hésitation, il écrivit une seule phrase, tracée d'une écriture nette et sans fioritures :

« Je ne comprends pas pourquoi il faudrait qu'il y ait autre chose après. »

Il referma le carnet, le rangea. Il se coucha, sentant la fraîcheur des draps contre sa peau. Par la fenêtre entrouverte, l'air humide et doux caressait son visage. Il écoutait les bruits étouffés de la ville endormie, une voiture qui passait au loin, le chuchotement du vent dans les arbres. Il n'y avait ni angoisse, ni peur, seulement une immense lassitude, et une curiosité tranquille, presque détachée, pour ce qui allait – ou n'allait pas – suivre. Il ferma les yeux, et sans effort, comme on se laisse glisser dans les profondeurs d'un lac calme, il s'endormit.

La transition fut si subtile qu'elle en fut imperceptible. Il n'y eut ni rêve, ni tunnel, ni lumière éblouissante. Seulement le silence de la nuit qui se prolongeait, s'approfondissait, devenant plus absolu, plus dense, jusqu'à n'être plus le silence de l'absence de bruit, mais une substance à part entière, un état nouveau.

## Chapitre 2 : Les jours qui se ressemblent

Le réveil de Nolan ne fut pas un réveil. Ce fut une simple reprise de conscience, dans un lieu qui n'était pas sa chambre. Autour de lui, aucune forme distincte, seulement une clarté laiteuse et uniforme, un espace sans profondeur, sans ombre, sans source de lumière identifiable. Il était allongé, mais ne sentait aucune surface sous son corps. Il n'y avait ni froid ni chaud, ni odeur ni saveur. Seulement une sensation de flottement, de suspension dans un présent éternel et immobile.

Il ne ressentit aucune panique. Aucune surprise. C'était comme si une partie de lui avait toujours su que cela arriverait, que la frontière serait aussi ténue. Il pensa à la phrase qu'il avait écrite quelques heures – ou était-ce une éternité ? – auparavant. « Je ne comprends pas pourquoi il faudrait qu'il y ait autre chose après. » Apparemment, il y avait autre chose. Ou peut-être était-ce un rêve ? Mais non, la texture de cette réalité était différente. Plus réelle, en un sens, parce que dépouillée de tout superflu.

Il essaya de bouger. Son corps lui obéit, mais c'était un corps étrange, à la fois familier et nouveau. Il se leva, ou du moins, il eut l'impression de se lever. Sous ses pieds, aucune sensation de sol. Il avançait, flottant dans cette brume laiteuse. Le temps n'avait pas de prise ici. Il n'y avait ni hier ni demain, seulement un maintenant perpétuel et étale.

Au bout d'un moment – si ce mot avait encore un sens – une forme se dessina dans la pâleur. Une silhouette féminine, indistincte d'abord, puis de plus en plus nette à mesure qu'il s'en approchait. Une jeune femme, ou ce qui en avait l'apparence. Elle avait des cheveux d'un blond pâle, presque blancs, qui tombaient en mèches désordonnées sur ses épaules, et un visage aux traits fins, marqués par une tension nerveuse. Ses yeux, d'un gris-vert, le fixaient avec une intensité qui frisait l'agressivité.

« Tu es nouveau », dit-elle. Sa voix était sèche, cassante, comme du verre froissé.

Nolan s'arrêta à quelques pas d'elle. Il hocha la tête. « Je suppose. »

« Comment tu t'appelles ? »

« Nolan. Et toi ? »

«Eloane. » Elle eut un petit rire sans joie. « Ça n'a pas d'importance, de toute façon. Les noms, ici, c'est du vent. »

Ils se dévisagèrent un moment en silence. Nolan sentait une énergie anxieuse émaner d'elle, comme un animal traqué.

« Où sommes-nous ? » demanda-t-il enfin.

Eloane haussa les épaules. « L'entre-deux. Le vestibule. Le purgatoire, si tu préfères. Appelle ça comme tu veux. C'est l'endroit où l'on arrive. Où l'on reste. »

« On reste ? Combien de temps ? »

« Toujours. Ou jusqu'à ce qu'on trouve la force de partir. Mais personne ne part. » Elle croisa les bras sur sa poitrine, comme si elle avait froid. « On s'accroche. Par habitude. Par peur. »

Nolan regarda autour de lui. La brume semblait vivante, peuplée de formes à peine esquissées, d'ombres qui glissaient sans bruit. Parfois, une silhouette plus nette émergeait, un visage tourmenté, des yeux vides, puis se dissipait dans la clarté laiteuse.

« Ils sont tous là ? » murmura-t-il.

« Tous ceux qui n'arrivent pas à lâcher prise. Tous ceux qui ont peur du vide. » Elle le dévisagea avec une curiosité nouvelle. « Toi, tu n'as pas l'air d'avoir peur. »

« Je ne suis pas sûr de ressentir quoi que ce soit », admit Nolan. Et c'était vrai. Il éprouvait une étrange sérénité, un calme plat. La fatigue qui l'avait habité était toujours là, mais elle s'était transformée en une attente paisible.

« Tu verras », dit Éloane avec un cynisme mordant. « Ça viendra. La nostalgie. Le regret. L'envie de retourner en arrière. C'est un piège. » Elle fit un geste vague autour d'elle. « Tout ici est un piège. Les souvenirs sont plus réels que la réalité. Les morts sont plus vivants que les vivants. »

Soudain, la brume devant eux sembla se troubler, comme agitée par un courant sous-marin. Des images flottèrent à la surface, floues d'abord, puis de plus en plus nettes.

Nolan vit une maison au crépi ocre, un jardin où poussaient des rosiers grimpants, une table en fer forgé sous une tonnelle. C'était la maison de sa grand-mère, celle de son enfance. L'image était si précise qu'il pouvait presque sentir l'odeur du tilleul en fleur.

Et puis il la vit. Ysaline. Elle était assise à la table, un livre à la main, ses cheveux châtons coupés au carré encadrant un visage doux et pensif. Elle avait dix-sept ans, l'âge où il l'avait aimée pour la première fois. Une bouffée d'émotion si intense le submergea qu'il en eut le souffle coupé. Ce n'était pas seulement un souvenir, c'était une présence. Il pouvait voir la lumière du soleil jouer dans ses cheveux, la manière dont elle mordillait sa lèvre inférieure en lisant, un tic qu'il avait toujours trouvé attendrissant.

« Ysaline », murmura-t-il.

L'image tressaillit, comme si elle l'avait entendu. Elle leva les yeux, son regard sembla chercher dans le vide, puis se posa sur lui. Ou à travers lui. Ses yeux, d'un vert profond, étaient empreints d'une mélancolie qu'il ne leur connaissait pas.

« Tu vois ? » chuchota Éloane à son oreille. « Ils nous hantent. Les vivants nous hantent. Ou peut-être est-ce l'inverse. »

Le cœur de Nolan battait lentement, lourdement, dans sa poitrine d'ombre. Ce n'était pas de la joie qu'il ressentait, ni même de la tristesse. C'était une reconnaissance douloureuse. La preuve que rien ne meurt vraiment, que tout est conservé, archivé, rejoué à l'infini dans ce lieu hors du temps.

« Pourquoi ? » demanda-t-il, sans s'adresser à personne en particulier.

« Parce que la mémoire est la seule chose qui reste », répondit Éloane. « Et c'est aussi la pire des prisons. »

L'image d'Ysaline commença à pâlir, à se dissoudre dans la brume. Elle le regardait toujours, et sur son visage qui s'estompait, Nolan crut voir une larme glisser. Puis il n'y eut plus rien, que la clarté laiteuse et immuable.

Il se tourna vers Éloane. Elle le fixait avec une expression indéchiffrable, à mi-chemin entre la pitié et la jalousie.

« Tu as encore des liens », dit-elle. « Des liens solides. C'est à la fois une force et une faiblesse. Ils te donnent une raison de rester, mais aussi une raison de souffrir. »

« Je ne veux pas souffrir », dit Nolan avec une soudaine fermeté. « Je ne veux pas rester. »

Éloane eut de nouveau ce rire cassant. « On ne choisit pas. Personne ne choisit. On existe, c'est tout. On continue. C'est la règle. »

La règle. Ces mots résonnèrent dans l'esprit de Nolan comme une sentence. Il se souvint des discussions avec Hugo. « On verra bien. » Ils avaient vu. Et ce qu'ils voyaient était l'obligation d'être. L'obligation de se souvenir. L'obligation de continuer, même quand tout en vous aspire à l'arrêt, au silence, au néant.

Il regarda ses mains. Elles semblaient solides, réelles. Mais il savait, d'un savoir viscéral, qu'elles n'étaient qu'une illusion, une forme temporaire que son esprit avait créée pour ne pas sombrer dans la folie de ce non-lieu. Il était une âme. Une conscience sans corps. Et cette conscience était condamnée à l'éternité.

Le désir de repos qui l'avait habité de son vivant se réveilla, plus fort, plus urgent que jamais. Ce n'était pas un désir de mort, puisqu'il était déjà mort. C'était un désir de cessation. D'extinction. Comme une flamme que l'on souffle, laissant place à une obscurité totale et bienfaisante.

« Il doit bien y avoir un moyen », murmura-t-il.

Éloane le regarda, et pour la première fois, une lueur d'intérêt véritable s'alluma dans ses yeux gris-vert.

« Un moyen de quoi ? »

« De s'arrêter. »

Elle le dévisagea longuement, comme s'elle cherchait à percer le secret de sa sérénité désespérée.

« On dit qu'il y a un Gardien », dit-elle finalement, à voix basse. « Un être qui connaît les lois, qui contrôle les passages. Aster. Peut-être que lui a la réponse. Mais personne ne le rencontre jamais. Il ne se montre qu'à ceux qui... qui dérangent l'ordre des choses. »

« Quel ordre ? »

« L'ordre qui veut que nous continuions à exister. Toujours. »

Nolan sentit une détermination nouvelle naître en lui. Une curiosité froide et lucide. Il avait cherché des réponses de son vivant. Il les chercherait dans la mort. Il irait trouver ce Gardien. Il lui demanderait le pourquoi de cette absurdité. Pourquoi fallait-il qu'il y ait une vie après la mort ? Pourquoi cette obligation d'être, même lorsque tout en soi réclamait le non-être ?

Il se mit en marche, sans but précis, simplement pour avancer. Éloane le regarda s'éloigner, sans faire un geste pour le retenir. Elle resta là, silhouette frêle et nerveuse perdue dans l'immensité laiteuse, le visage tourné vers l'endroit où l'image d'Ysaline s'était dissipée, comme si elle guettait, elle aussi, l'écho d'un amour perdu.

La brume se referma sur Nolan, absorbant le bruit de ses pas qui n'en faisaient pas. Il avançait dans un paysage sans repères, habité par les fantômes de son passé et par une question unique, brûlante, qui était devenue le seul moteur de son existence posthume : comment cesser d'exister ?

### Chapitre 3 : Le dernier soir

Le souvenir de sa propre mort lui revint, non pas comme un choc, mais comme une évidence qui avait toujours été là, tapie dans un repli de sa conscience. Il se revit dans son lit, la sensation des draps de coton usé contre sa peau, le poids de son corps qui s'enfonçait dans le matelas. Il se souvint de la dernière pensée qui avait effleuré son esprit avant que le silence ne l'engloutisse : l'espoir qu'il n'y ait rien. Un espoir doux, paisible, une capitulation devant l'immensité de la fatigue.

Et pourtant, il était là. Il y avait eu quelque chose. Quelque chose de pire que le néant, peut-être : cette perpétuité blafarde.

Alors qu'il errait, la forme d'Éloane ayant disparu depuis longtemps dans l'uniformité du lieu, la qualité de la lumière autour de lui changea. La clarté laiteuse se teinta d'ombres, devint une brume grise et mouvante. Les formes des autres âmes se firent plus nettes, plus insistantes. Il croisa un homme qui répétait sans cesse le même geste, comme s'il caressait les cheveux d'un être invisible. Une femme assise en tailleur, berçant dans ses bras un enfant qui n'était fait que de brume. Une foule silencieuse, les yeux levés vers un ciel qui n'existait pas, attendant une rédemption qui ne viendrait jamais. C'était la Foule Muette. Leurs présences étaient comme des pierres tombales dressées dans le brouillard, chacune portant l'inscription illisible de sa propre nostalgie.

Nolan les traversa, son désir de néant agissant comme un bouclier contre leur désespoir contagieux. Il ne les jugeait pas. Il les comprenait trop bien. S'accrocher à un geste, à un amour, à un regret, c'était une manière de donner un sens à cette éternité vide. C'était une manière de rester humain, même dans la dissolution. Mais lui, il ne voulait plus de cette humanité. Il voulait la paix minérale de l'inexistence.

C'est alors qu'il la vit. Ou plutôt, c'est alors qu'Elle se manifesta. Il n'y eut pas d'apparition soudaine. Simplement, la brume devant lui se densifia, prit une forme qui n'en était pas une. Parfois, c'était une silhouette féminine en robe longue, aux traits indéfinissables. Parfois, ce n'était qu'une simple concentration d'ombre, une présence

froide et douce à la fois. Et parfois, ce n'était qu'une voix, une voix de contralto usée par les millénaires, qui semblait venir de partout et de nulle part.

« Tu cherches quelque chose, Nolan. »

La voix n'était pas hostile. Elle était lasse, empreinte d'une tristesse infinie, comme celle de quelqu'un qui a trop vu, trop guidé, trop accompagné.

Nolan s'arrêta. Il ne ressentit aucune crainte. Seulement une curiosité profonde.

« Vous êtes la Mort ? »

La forme dans la brume sembla osciller, comme une flamme. « Je suis celle que tu appelles ainsi. Les noms varient. Les fonctions, moins. »

«Éloane m'a parlé d'un Gardien. Aster. Je veux le voir. »

« Aster ne se montre qu'en cas de nécessité. Ton cas est-il si urgent ? »

Nolan regarda la forme changeante. Il sentait une intelligence immense derrière cette apparence fluctuante, une conscience qui englobait des éons de solitude et de service.

« Je veux savoir pourquoi », dit-il, et sa voix était calme, mais ferme. « Pourquoi suis-je ici ? Pourquoi continuer ? J'étais fatigué. Je suis toujours fatigué. Je veux me reposer. Vraiment me reposer. »

La Mort – car c'était Elle – émit un son qui pouvait être un soupir. Un souffle qui fit frémir la brume alentour.

« Le repos. C'est la requête la plus commune, et la plus rarement exaucée. L'univers a horreur du vide, Nolan. Une conscience, une fois allumée, a tendance à persister. »

« Ce n'est pas une réponse. C'est une constatation. Pourquoi cette persistance ? Quelle est sa nécessité ? »

La forme se rapprocha, et Nolan put distinguer, pendant un bref instant, un visage. Un visage d'une beauté tragique, aux yeux noirs et profonds comme des puits sans fond, où se reflétaient des milliards d'étoiles éteintes. Puis le visage se dissipa, redevenant brume.

« Qui a parlé de nécessité ? » dit la voix, avec une lassitude accrue. « Les lois de l'existence ne sont pas faites pour le confort des âmes. Elles sont. Un point c'est tout. Le fleuve coule vers la mer. La graine pousse vers la lumière. L'âme persiste dans son être. C'est l'ordre des choses. »

Nolan sentit une pointe de frustration percer son calme. « Je ne suis pas une chose. Je suis une conscience. Une volonté. Et ma volonté est de cesser. »

« La volonté est un feu qui s'éteint faute de combustible. Ici, le combustible, c'est la mémoire. L'attachement. L'amour. Tant que tu aimes, tant que tu te souviens, tu existes. »

« Et si je cesse d'aimer ? Si je cesse de me souvenir ? »

« Alors, tu deviendras comme eux. » Un geste vague de la forme indécise désigna la Foule Muette. « Une coquille vide. Une habitude persistante. Mais tu seras toujours là. Exister est un verbe qui ne se conjugue pas au passé. »

Le désespoir, pour la première fois, effleura Nolan. Non pas le désespoir bruyant de la révolte, mais un désespoir froid et silencieux, comme de l'eau glacée dans les veines.

« Il n'y a donc pas d'issue ? »

« L'issue, pour la plupart, est dans l'acceptation. Trouver une forme de paix dans cette permanence. Apprendre à observer le monde des vivants sans désir, sans regret. Devenir un miroir neutre. »

« Je ne veux pas être un miroir. Je veux être l'obscurité derrière le miroir. »

La Mort se tut un long moment. La brume autour d'eux semblait se figer, comme si l'univers entier retenait son souffle.

« Tu es différent, Nolan », dit enfin la voix, et il y avait une note nouvelle, une nuance d'intérêt, peut-être même de compassion. « Ta fatigue n'est pas un renoncement. C'est une lucidité. Tu vois l'absurdité de la persistance. La plupart l'acceptent comme on accepte la pluie ou le vent. Toi, non. »

« Non », confirma-t-il simplement.

« Aster est le Gardien des Lois », reprit la Mort. « Il est l'incarnation de cet ordre que tu contestes. Le rencontrer est périlleux. Il peut te montrer la vanité de ta quête. Il peut te briser. »

« Je suis déjà mort. Que peut-il me faire de pire ? »

« Il peut te donner l'immortalité de la pierre. Une existence consciente mais figée, pour l'éternité. Une prison bien pire que cette errance. »

Nolan regarda ses mains, ces mains d'ombre qui n'avaient plus de poids. Il pensa à Maëlle, à Hugo, à Ysaline. Leurs visages lui apparurent, nets et douloureux. Des liens. Des attaches. Ils le retenaient à cette existence, comme des racines qui plongeaient dans un sol qu'il voulait quitter.

« Je dois essayer », dit-il. « Montrez-moi le chemin. »

La Mort ne répondit pas directement. La brume autour de Nolan commença à tourbillonner, lentement d'abord, puis de plus en plus vite. Les formes des autres âmes devinrent floues, se dissolvant dans un vortex de gris et de blanc.

« Je ne peux te montrer le chemin », dit la voix, qui semblait maintenant venir de très loin. « Mais je peux te laisser là où les chemins se croisent. Le reste dépend de toi. Et de ta volonté de disparaître. »

Le tourbillon devint si violent que Nolan ferma les yeux – un réflexe de vivant. Quand il les rouvrit, il n'était plus dans la plaine brumeuse. Il se tenait au centre d'une vaste rotonde, dont le sol était fait d'une matière noire et lisse qui ne reflétait aucune lumière. Autour de lui, des arches immenses, faites du même matériau, s'élevaient jusqu'à se perdre dans une hauteur obscure. Entre les arches, il n'y avait rien. Un vide absolu, un néant d'un noir si profond qu'il semblait absorber la pensée elle-même.

Au centre de la rotonde, se tenait une silhouette.

Elle était androgyne, vêtue d'un long manteau qui semblait tissé de poussière d'étoiles et de ténèbres, si bien qu'on ne distinguait pas où finissait le vêtement et où commençait le vide environnant. Son visage était lisse, pâle, sans âge. Et ses yeux... ses yeux n'avaient pas de pupilles. Ils étaient d'un blanc laiteux et uniforme, comme des

perles opaques. Ils ne regardaient pas Nolan. Ils regardaient à travers lui, vers des lois et des principes qui dépassaient l'entendement d'une simple âme.

Nolan savait, sans l'ombre d'un doute, qu'il se tenait face à Aster, le Gardien du Passage.

La silhouette parla, et sa voix n'avait ni timbre ni résonance. C'était un son plat, factuel, comme le frottement de deux pierres.

« Tu es Nolan. Tu cherches la Cessation. »

Ce n'était pas une question.

Nolan, malgré la peur glacée qui commençait à lui serrer la poitrine, hocha la tête.

« Oui. »

Les yeux sans pupilles se posèrent sur lui, et Nolan eut l'impression que son être tout entier était épluché, analysé, catalogué.

« La Cessation n'est pas une destination. C'est une anomalie. Une erreur dans la trame de l'être. Elle n'est pas prévue. »

« Pourquoi ? » demanda Nolan, et sa voix lui parut misérablement faible dans l'immensité silencieuse de la rotonde.

Aster leva une main pâle, et le vide entre les arches frémit. Des images y apparurent, fugaces et terrifiantes. Des galaxies naissant et mourant. Des civilisations s'élevant et tombant en poussière. Des vies innombrables, chacune avec ses joies et ses peines, toutes reliées par le fil ténu mais incassable de la conscience persistante.

« L'univers est un système qui tend vers la complexité, puis vers la mémoire », dit la voix plate. « La conscience est le sommet de cette complexité. La mémoire en est le ciment. Dissoudre une conscience, c'est appauvrir la mémoire universelle. C'est un acte de vandalisme cosmique. »

Nolan sentit la colère monter en lui, une colère froide et claire.

« Je ne suis pas un élément de musée ! Je suis un être qui a vécu, qui a aimé, et qui est fatigué. J'ai le droit de me reposer. »

« Les droits sont des concepts humains. Ici, il n'y a que les Lois. »

« Et quelle est la Loi qui m'oblige à exister contre ma volonté ? »

« La Loi de Conservation de l'Être », répondit Aster sans la moindre émotion. « Rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme. Même la conscience. S'éteindre est une illusion. Tu peux changer de forme, d'intensité, de perception. Mais tu ne peux cesser d'être. »

Le désespoir de Nolan se changea en une détermination de diamant. Il regarda le Gardien droit dans ses yeux aveugles.

« Je refuserai. Je cesserai de me souvenir. Je cesserai d'aimer. Je deviendrai le vide que vous redoutez tant. »

Pour la première fois, il y eut un frémissement sur le visage lisse d'Aster. Une ombre d'intérêt, ou peut-être d'avertissement.

« C'est le chemin de la Folie. Ou de la Pierre. Une conscience qui se renie elle-même devient une prison sans porte. Tu préféreras l'errance à cette stagnation. »

« Nous verrons », murmura Nolan.

Il fit un pas en arrière, puis un autre. Le Gardien ne bougea pas, le suivant seulement du regard de ses yeux laiteux.

« Ta quête est vaine, Nolan », dit la voix sans timbre. « L'acceptation est la seule paix qui t'est offerte. »

Mais Nolan avait déjà tourné le dos. Il marcha vers l'une des arches, vers le vide noir qui s'étendait au-delà. Il ne savait pas où il allait. Il savait seulement qu'il ne pouvait accepter. Sa lucidité était sa croix et son flambeau. Il irait au bout de cette absurdité. Il trouverait un moyen, où il se briserait en essayant.

Alors qu'il passait sous l'arche, le froid du néant l'enveloppa, et pour la première fois depuis sa mort, il sentit quelque chose qui ressemblait à de l'espoir. L'espoir ténu, fou, de trouver dans les confins de l'existence, la clé de sa propre inexistence.

## Chapitre 4 : Le monde gris

Le vide derrière l'arche n'était pas le néant. C'était un autre plan de l'entre-deux, plus froid, plus structuré, et infiniment plus désolé. Ici, la brume laiteuse avait cédé la place à des nuances de gris : gris ardoise du « sol » – une surface plane et dure qui semblait s'étendre à l'infini –, gris perle d'un « ciel » bas et uniforme, gris anthracite des formes qui se découpaient dans le lointain, architectures spectrales ou âmes pétrifiées. L'air – si on pouvait appeler ainsi cette absence de sensation – était immobile et silencieux, d'un silence si profond qu'il en devenait assourdissant. Le temps, à nouveau, n'avait pas de prise, mais cette fois, il pesait. Comme un jour de pluie qui n'en finit pas.

Nolan marchait. Ses pas ne faisaient aucun bruit. Il avançait vers une silhouette qu'il avait aperçue de loin, une forme humaine assise sur un bloc de pierre grise, le dos courbé. À mesure qu'il approchait, il distingua un homme d'apparence mûre, aux épaules larges et à la barbe naissante. Son visage était marqué non par l'âge, mais par une fureur rentrée. Ses poings étaient serrés sur ses genoux.

L'homme leva les yeux à l'approche de Nolan. Son regard était un brasier.

« Encore un nouveau », grommela-t-il. Sa voix était rauque, usée par des cris que personne n'entendait. « Tu viens te joindre à la collection ? Aux âmes en conserve ? »

Nolan s'arrêta à distance respectueuse. L'énergie de révolte qui émanait de l'homme était presque tangible.

« Je cherche un moyen de partir », dit Nolan calmement.

L'homme éclata d'un rire bref et amer. « Partir ? Personne ne part. On tourne en rond. Comme des hamsters dans une cage cosmique. Je m'appelle Soren. Et toi, tu as l'air trop calme pour être ici. »

« Nolan. Et la colère ne mène nulle part. »

« La soumission non plus ! » cracha Soren en se levant d'un bond. Il agita un bras vers le paysage désolé. « Regarde ! Regarde cette blague ! Cette mascarade ! On nous promet un repos, un paradis, un enfer, peu importe ! Et on nous donne... ça. Une attente éternelle dans un décor de théâtre minable. » Il se rapprocha de Nolan, son visage à quelques centimètres. « Tu sais ce qu'ils font, les Gardiens ? Ils nous entretiennent dans cette torpeur pour que nous ne remettions jamais en cause leur putain de système ! Nous sommes le bétail de leur éternité ! »

Nolan ne recula pas. Il observait la fureur de Soren, cette énergie pure qui se consumait elle-même sans rien changer à l'ordre des choses. C'était le miroir inverse d'Éloane, mais tout aussi piégé.

« Aster m'a parlé de la Loi de Conservation de l'Être », dit Nolan.

Soren ricana. « La Loi ? C'est leur excuse. Le prétexte pour justifier l'injustice fondamentale. Pourquoi devrions-nous continuer ? Qui a signé ce contrat à notre place ? Je n'ai rien signé, moi ! »

Il se mit à arpenter de long en large, son agitation contrastant violemment avec l'immobilité du décor.

« J'ai essayé de tout briser. De hurler jusqu'à ce que ma voix fende ce ciel de merde. Rien. J'ai essayé de marcher droit devant, sans m'arrêter. Je suis toujours revenu ici. Cette dimension est une boucle. Une prison parfaite. »

« Et les autres ? » demanda Nolan, jetant un regard aux formes indistinctes qui peuplaient la grisaille. « Ils acceptent ? »

« Les autres ? » Soren eut un geste de mépris. « La plupart sont des légumes. La Foule Muette. Ils ont abdiqué. Ils errent, ils revivent leurs souvenirs en boucle, ils attendent un salut qui ne viendra jamais. Certains parlent à un Passeur d'Échos, un type qui leur ressort des morceaux de leur vie comme on donne un sucre à un animal. C'est pathétique. »

Le Passeur d'Échos. Le nom résonna dans l'esprit de Nolan. Un être capable de manipuler les souvenirs. Peut-être une piste. Non pas pour revivre, mais pour comprendre la mécanique de l'attachement, et peut-être... la désactiver.

« Où puis-je trouver ce Passeur ? »

Soren le dévisagea, surpris par la question. « Pourquoi ? Tu as envie de te repasser le film de ta vie misérable ? C'est un piège, je te dis ! Chaque souvenir est un clou dans ton cercueil. »

« Je ne veux pas les revivre. Je veux les comprendre. Comprendre ce qui nous retient. »

Soren secoua la tête, un mélange de pitié et d'exaspération sur le visage. « Tu es un drôle d'oiseau. Toi, tu n'es pas en colère. Tu es... froid. C'est presque plus flippant. » Il pointa un doigt vers une direction vague. « Par là. Tu verras une sorte de... bibliothèque en ruine. Des trucs qui flottent, des lumières qui clignotent. C'est là que traîne le Passeur. Mais je te préviens, ce n'est qu'une autre impasse. »

Nolan hocha la tête en signe de remerciement et s'apprêta à repartir.

« Hé ! » l'interpella Soren. « Si tu trouves une sortie... fais-le savoir. Moi, je continuerai à casser les murs. C'est tout ce qu'il me reste. »

Nolan le laissa à sa révolte stérile et se remit en marche. Le paysage gris défila, monotone et infini. Parfois, il croisait une âme de la Foule Muette. Leurs yeux étaient vides, leurs mouvements lents et répétitifs. L'une d'elles, une femme, répétait sans cesse le même geste pour écarter une mèche de cheveu de son front. Une autre, un vieil homme, faisait semblant de taper sur un clavier invisible. Ils étaient les vestiges de vies réduites à des tics, des ombres projetées par la machine à souvenirs de l'entre-deux. Ils n'étaient plus des êtres, mais des habitudes conscientes. L'idée de finir comme eux lui serra le cœur d'une angoisse nouvelle. Mieux valait la fureur de Soren, ou même la dissolution, que cette lente déliquescence dans l'automate.

Au bout d'un temps qui n'en était pas un, les structures apparurent. Comme l'avait dit Soren, c'était une bibliothèque en ruine, ou peut-être les archives d'un monde défunt. Des étagères de pierre grise s'élevaient à perte de vue, certaines intactes, d'autres effondrées en amas de gravats. Entre elles, flottaient des fragments de lumière, des pages faites d'énergie pure où dansaient des lettres et des images fugaces. L'air crépitait d'une énergie statique, et un bourdonnement bas, presque imperceptible, emplissait l'espace. C'était le bruit de la mémoire elle-même, le ronronnement de la machine cosmique qui enregistre tout.

Et au milieu de ce chaos organisé, il vit le Passeur d'Échos.

## Chapitre 5 : La Mort au visage changeant

Le Passeur n'était pas une silhouette bien définie. Il ressemblait à une fluctuation dans l'air, une concentration de brume et de lumière qui prenait parfois une forme vaguement humaine, puis se dissipait pour n'être plus qu'un tourbillon de pages énergétiques. Il n'avait pas de visage, mais des éclats de couleurs et d'images qui jaillissaient de son « corps » comme des bulles de savon chargées de sens.

Nolan s'approcha, fasciné et méfiant. Le bourdonnement augmenta légèrement.

« Tu portes des questions dans tes yeux d'ombre », dit une voix. Elle n'était pas articulée, elle naissait directement dans l'esprit de Nolan, composite, comme un chœur de murmures superposés – des voix d'enfants, de vieillards, d'hommes et de femmes.

« Je cherche à comprendre les souvenirs », dit Nolan, s'adressant à la fluctuation. « Le mécanisme de l'attachement. »

Une des pages de lumière virevolta vers lui. Elle se stabilisa devant ses yeux. Il y vit, net et clair, un souvenir qui n'était pas le sien : une petite fille riant aux éclats, poursuivant un chien dans un champ de blé. La joie était si pure, si intense, qu'elle en était presque douloureuse.

« L'attachement n'est pas un mécanisme, Nolan », chuchota le chœur de voix. « C'est une force. La plus puissante de toutes. Elle tisse les fils entre les vies. Elle donne son poids à l'existence. Sans elle, vous seriez du vent. »

« Je veux être du vent », répondit Nolan, sans quitter la page des yeux. L'image de la petite fille s'estompa, remplacée par celle d'un vieil homme serrant la main de sa femme sur un lit d'hôpital. Une tristesse sereine, profonde.

« Personne ne veut vraiment cela », murmura le Passeur. Les pages autour de lui tournoyèrent plus vite. « Ce que tu veux, c'est la paix. La fin de la souffrance. Mais couper les fils... c'est une souffrance d'une autre nature. Une amputation de l'âme. »

« Montrez-moi mes fils à moi », demanda Nolan.

La fluctuation du Passeur sembla hésiter. « C'est dangereux. Les tiens sont encore solides. Vibrants. Ils pourraient te reconquérir. »

« Je dois voir l'ennemi pour le combattre. »

Un silence. Puis, les pages de lumière l'envoyèrent, formant une sphère autour de lui. Les images explosèrent, non pas comme un film, mais comme une immersion totale.

Il n'était plus dans la bibliothèque. Il était dans la cuisine de son enfance. L'odeur du pain grillé et du café. Sa mère, de dos, chantonnant. La sensation du linoléum froid sous ses pieds nus. La chaleur du soleil sur sa joue. C'était plus qu'un souvenir, c'était une résurrection. Son cœur d'ombre battit la chamade, un écho de vie qui résonnait dans tout son être spectral.

Puis ce fut un autre fil : Hugo, adolescent, lui passant un bras autour du cou après un match de football perdu. L'odeur de la sueur et de l'herbe froissée. La solidité de son amitié, simple et indéfectible. La promesse tacite de toujours être là.

Et puis Maëlle, petite, pleurant après un cauchemar. Lui, la prenant dans ses bras, lui chantant une berceuse idiote jusqu'à ce qu'elle se rendorme, confiante. Le poids chaud de son petit corps contre le sien. La responsabilité tendre de la fraternité.

Enfin, Ysaline. Leur premier baiser, volé sous un porche, sous la pluie. Le goût de ses lèvres, la douceur de sa peau, l'électricité de ce contact. Et la douleur, plus tard, la déchirure de leur séparation, une douleur si vive qu'elle lui transperça l'âme posthume.

Les souvenirs se succédaient, un torrent de bonheurs, de peines, de rires, de larmes. Chaque image, chaque sensation, chaque émotion était un hameçon planté profondément dans sa conscience. Il sentait la force de ces liens, leur beauté terrible, leur pouvoir de le maintenir ancré, présent, existant. C'était cela, le combustible dont avait parlé la Mort. C'était cela, la prison.

« Arrêtez », dit-il, la voix brisée.

Les pages se dissipèrent instantanément. Il se retrouva à genoux sur le sol gris de la bibliothèque, tremblant de tout son être. La tentation était immense. Se laisser engloutir par ce fleuve. Revenir à ces moments de grâce. Cesser de lutter.

« Tu vois ? » murmura le Passeur, son cœur de voix empreint d'une tristesse ancienne.  
« Les fils ne sont pas des chaînes. Ce sont des racines. Les arracher, c'est se tuer une seconde fois, d'une manière bien plus définitive. »

Nolan releva la tête. Ses yeux brillaient d'une lueur nouvelle. Non pas de reddition, mais de compréhension.

« Non », dit-il, en se redressant difficilement. « Vous avez raison. Ce n'est pas du vent que je veux devenir. C'est du néant. Et pour cela, il faut bien plus que de l'oubli. Il faut une volonté active. Un refus si absolu qu'il annule même la mémoire. »

Le Passeur recula, comme si les mots de Nolan brûlaient.

« Tu cherches l'Impossible. L'Âme sans nom. »

Ces mots résonnèrent dans le silence de la bibliothèque.

« L'Âme sans nom ? »

« Une légende », chuchota le Passeur, ses fluctuations devenues erratiques, presque craintives. « Une âme qui a réussi à se défaire de tous ses fils. À se rendre à ce point transparente qu'elle est à la lisière du Néant. Personne ne sait où elle est. Personne ne sait si elle existe vraiment. C'est un fantôme dans la machine. Un bug. »

Nolan sentit un frisson d'excitation, le premier depuis sa mort. Une légende. Un bug. C'était la première lueur d'espoir concret.

« Où puis-je chercher ? »

« Là où les âmes n'ont plus de raisons d'aller », répondit le Passeur, sa voix s'affaiblissant, comme si le sujet même l'épuisait. « Là où la mémoire est si faible qu'elle ne projette plus aucune image. Les Confins. Mais c'est un lieu de perdition. Moi, je ne peux t'y conduire. Mes pages ne s'y rendent pas. Il n'y a rien à y recueillir. »

Les Confins. Un nom qui sentait le vide et l'abandon. C'était la prochaine étape.

Nolan hocha la tête, un geste de gratitude envers l'être étrange. Puis il tourna les talons et quitta la bibliothèque des échos, laissant derrière lui le bourdonnement des souvenirs et le Passeur, cette sentinelle mélancolique de la mémoire universelle.

Il marcha de nouveau, mais cette fois, son but était différent. Il ne fuyait plus. Il traquait. Il cherchait les failles dans la trame de l'être, les endroits où la réalité post-mortem était la plus fine, la plus fragile. Il traversa des paysages de plus en plus désolés : des plaines de cendres grises, des forêts d'arbres noirs et sans feuilles, des rivières asséchées au lit de pierres lisses. Il croisa de moins en moins d'âmes. Celles qu'il voyait étaient de plus en plus spectrales, presque transparentes, leurs formes à peine discernables. Elles ne le regardaient même pas. Elles avaient déjà presque cessé d'être.

Et puis, il arriva aux Confins.

C'était un lieu sans qualité. Ni gris, ni noir, ni blanc. L'espace lui-même semblait se dissoudre, perdre sa cohérence. Le « sol » devenait spongieux, inconsistants. Les limites entre son propre corps spectral et le néant environnant commençaient à flouter. Ici, le silence n'était plus une absence de bruit, mais une substance active, une force qui effaçait doucement toute pensée, toute sensation, toute identité.

Et au centre de ce non-lieu, il la vit.

Une forme si pâle, si translucide, qu'elle n'était guère plus qu'une vibration dans l'air. On devinait une silhouette humaine, mais sans aucun détail. Pas de visage, pas de vêtements, pas de sexe. Juste une présence ténue, un point de conscience sur le point de s'éteindre. Elle ne bougeait pas. Elle ne regardait rien. Elle était, à peine.

L'Âme sans nom.

Nolan s'approcha, sentant sa propre substance se faire plus légère, plus diffuse, à mesure qu'il avançait. Il avait l'impression de marcher vers le bord du monde, vers le vide au-delà de la création.

Il s'arrêta à quelques pas d'Elle. Il n'y avait rien à dire. Aucune question à poser. La réponse était là, dans cette quasi-inexistence. C'était possible. On pouvait se défaire. On pouvait cesser.

Il tendit la main, non pour toucher, mais pour sentir. Il perçut un froid absolu, un calme si profond qu'il en était terrifiant. C'était le silence qu'il avait toujours cherché. Le repos ultime.

Mais alors qu'il se laissait envahir par cette tranquillité mortifère, une voix qu'il connaissait bien résonna dans son esprit, douce et lasse.

« C'est cela que tu veux, Nolan ? » demanda la Mort. Elle n'avait pas de forme ici. Elle n'était qu'une intention, une conscience amie dans l'immensité hostile. « Devenir ce presque-rien ? Une braise qui refuse de s'éteindre, même lorsque toute chaleur l'a quittée ? »

Nolan regarda l'Âme sans nom. Elle était la preuve vivante – si on pouvait dire – de son idéal. Et pourtant, la question de la Mort trouvait un écho en lui. Cette âme n'était pas éteinte. Elle persistait, dans un état de privation sensorielle et mémorielle absolue. C'était une autre forme de torture. Une éternité d'apnée.

« Non », répondit-il mentalement. « Je ne veux pas de ce demi-sommeil. Je veux le rêve profond. Je veux que la lampe soit éteinte. »

Il sentit la présence de la Mort se faire plus proche, presque compatissante.

« Alors, il te faut autre chose. Il te faut non pas te défaire, mais être défait. Non pas t'effacer, mais être effacé. La volonté seule ne suffit pas. Il faut une autorisation. Une faille dans la Loi. »

Nolan comprenait. S'approcher de l'Âme sans nom lui avait montré la voie, mais pas la destination. Il fallait aller plus loin. Il fallait forcer la main d'Aster. Il fallait trouver la faille dans le système.

Il recula, quittant la zone d'influence de l'Âme sans nom. La sensation de dissolution le quitta, et sa forme redevint plus nette, plus lourde. Il avait trouvé un modèle, mais pas la solution. La quête continuait. Il devait maintenant revenir en arrière, affronter à nouveau le Gardien, mais armé de cette nouvelle connaissance : il existait des états en-deçà de l'existence reconnue. La Loi n'était peut-être pas aussi parfaite qu'Aster le prétendait.

Alors qu'il s'éloignait des Confins, il sentit le regard laiteux du Gardien peser sur lui, de très loin. Aster savait. Et pour la première fois, Nolan sentit que le Gardien n'était peut-être pas seulement un geôlier, mais aussi un gardien face à une mer de néant qu'il redoutait peut-être lui-même.

## Chapitre 6 : Le Gardien du Passage

Le retour vers la rotonde d'Aster fut un voyage à contre-courant. Chaque pas qui l'éloignait des Confins le ramenait vers une réalité plus dense, plus contraignante. Les paysages gris reprirent de la substance, les âmes errantes redevinrent visibles, leurs silhouettes moins fantomatiques. Le poids de sa propre mémoire, un temps atténué par la proximité du vide, se referma sur lui comme un vêtement humide. Il revoyait par flashes le rire de Maëlle, la main d'Hugo sur son épaule, le regard d'Ysaline. Les fils, comme les avait appelés le Passeur, se resserraient. Il les sentait maintenant, non plus comme des racines, mais comme des liens, souples et tenaces, qui le rattachaient à l'immense toile de l'existence.

Il ne chercha pas à les briser. Plus maintenant. Il les acceptait comme la condition même de son combat. Pour disparaître, il fallait d'abord être pleinement présent. Pour contester la Loi, il fallait en comprendre toute l'étendue.

La rotonde d'Aster apparut enfin, ses arches noires se découpant sur le néant, immuables et intimidantes. Le Gardien était à sa place, au centre, statue pâle au manteau d'étoiles mortes. Ses yeux sans pupilles se posèrent sur Nolan avant même qu'il n'ait franchi le seuil.

« Tu es revenu », dit la voix plate, sans surprise. « Tu as vu les Confins. Tu as contemplé l'Âme sans nom. »

« J'ai vu qu'il existait des états en-deçà de l'existence que vous défendez », déclara Nolan, s'arrêtant à distance respectueuse. « La Loi n'est pas parfaite. Elle a des fuites. »

Un frémissement, presque imperceptible, parcourut les épaules d'Aster.

« L'Âme sans nom n'est pas une fuite. C'est un avertissement. Le stade ultime de la déperdition. Une conscience qui a perdu tout contact avec le flux de l'être. Elle n'est plus utile à la Mémoire Universelle. Elle n'est plus rien. »

« C'est exactement ce que je veux. Devenir rien. »

« "Rien" n'est pas un état accessible, Nolan. L'Âme sans nom est encore quelque chose. Une coordonnée vide dans la grille de l'existence. Une case cochée, mais laissée blanche. Ce n'est pas la case qui a disparu. »

Nolan serra les poings. Le jeu de mots métaphysique était insupportable.

« Vous parlez comme un comptable de l'âme. Je suis une personne. J'étais une personne. Et je ne veux plus faire partie de votre inventaire. »

« Ton désir individuel n'a pas de poids face à la nécessité collective de la Mémoire. Chaque vie, chaque conscience, est un mot dans le grand livre. Effacer un mot, c'appauvrir le récit. »

Soudain, une idée jaillit dans l'esprit de Nolan, une intuition née de sa confrontation avec le vide des Confins.

« Et si le livre lui-même acceptait l'effacement ? » demanda-t-il, la voix plus calme. « Si la Mémoire Universelle pouvait... oublier ? »

Pour la première fois, il y eut un vrai silence de la part d'Aster. Un silence lourd, pensif.

« L'Archiviste », murmura finalement le Gardien, et le mot sembla lui coûter. « Tu parles de l'Archiviste. »

Nolan n'avait jamais entendu ce nom, mais il sut instantanément de qui il s'agissait. L'entité qui tenait le grand livre. Celui qui, peut-être, avait le pouvoir de tourner la page, ou même d'en arracher une.

« Où est-il ? »

Aster leva son visage laiteux vers les arches sans fin. « L'Archiviste ne se trouve pas. Il est la somme de toutes les pages. Pour le rencontrer, il faut devenir une page que même lui ne peut plus lire. Une contradiction. Un paradoxe vivant. »

Nolan comprit. Il avait frappé au bon endroit. Aster ne lui avait pas interdit de chercher l'Archiviste. Il lui avait décrit le chemin, aussi périlleux fût-il.

« Comment devenir un paradoxe ? »

Les yeux d'Aster se rivèrent sur lui, et Nolan eut l'impression que son être tout entier était scruté, évalué.

« En vivant pleinement ta mort », répondit le Gardien, sa voix toujours plate, mais avec une nuance nouvelle, une ombre de défi. « En aimant si fort ce que tu as perdu que ton amour devient plus fort que ton attachement. En te rebellant si absolument que ta révolte devient une forme d'acceptation. Ou en trouvant la paix au point que ta sérénité devienne une tempête. Ce sont les chemins des âmes qui troublent l'ordre. La plupart se perdent. Certaines... deviennent illisibles. »

C'était un chemin de crête, une quadrature du cercle existentiel. Aimer sans s'attacher. Se rebeller en acceptant. Trouver la paix dans la tempête. C'était absurde. C'était impossible. Et pour la première fois depuis le début, Nolan sentit que c'était la seule voie.

« Je vais essayer », dit-il simplement.

Aster inclina légèrement la tête.« Je sais. C'est pourquoi je t'ai laissé revenir. Tu es une anomalie intéressante, Nolan. Une conscience qui refuse sa propre nature. Ton parcours, quel qu'en soit le résultat, enrichira la Mémoire. Même dans ton échec. Surtout dans ton échec. »

Ces mots glacèrent Nolan. Même sa quête de néant était récupérée, transformée en data pour l'insatiable Mémoire Universelle. Son refus devenait une contribution malgré lui. Le système était parfait. Diaboliquement parfait.

Sans un mot de plus, Nolan tourna les talons et quitta la rotonde. Il sentait le regard du Gardien dans son dos, non plus comme une menace, mais comme l'observation clinique d'un expérimentateur. Il était une souris dans le labyrinthe métaphysique, et Aster notait chacun de ses pas.

Dehors, la grisaille lui parut soudain plus familière, presque accueillante. Il avait un but. Devenir un paradoxe. Se rendre illisible. Il devait plonger au cœur de ses liens, de ses amours, de ses révoltes, non pas pour s'en libérer, mais pour les transcender, pour les transformer en quelque chose de si contradictoire que la machine cosmique ne saurait plus quoi en faire.

Il se mit en marche, non plus vers les confins, mais vers le cœur de l'entre-deux, là où les âmes étaient les plus denses, les plus présentes, là où les échos du monde des vivants parvenaient encore. Il devait retrouver Éloane, Soren, le Passeur. Il devait se confronter à ses propres fantômes. Il devait revoir Lysandre.

La dernière étape de son voyage ne serait pas une fuite, mais une plongée. Une immersion dans tout ce qui faisait de lui un être, pour tenter d'en faire, enfin, un non-être.

## Chapitre 7 : Les voix des vivants

L'endroit où Nolan se retrouva n'était ni la plaine brumeuse ni le désert gris. C'était un lieu de perception pure. Autour de lui, l'espace n'avait pas de forme, mais était traversé de courants, de vibrations, de fragments de sons et d'émotions qui formaient une tapisserie complexe et mouvante. C'était le lieu d'où l'on pouvait percevoir le monde des vivants, non pas comme un spectateur, mais comme un récepteur sensible à chaque frémissement du lien qui l'unissait encore à ceux qu'il avait aimés. Ici, les vivants n'étaient pas des images, mais des présences psychiques, des foyers d'énergie émotionnelle.

Et ces foyers, il les sentait avec une acuité déchirante.

Maëlle fut la première. Une boule de chagrin serrée, tenace. Nolan pouvait presque sentir la texture du coussin sur lequel elle avait pleuré, voir la photo de lui qu'elle serrait dans sa main, une photo d'un jour à la plage, les cheveux salés par le vent. Il percevait ses pensées, non pas en mots, mais en vagues de sensations. Une douleur aiguë, puis un souvenir joyeux qui la perçait comme une lame, suivi d'une colère sourde contre lui, contre sa mort si paisible, si silencieuse, qui lui semblait presque un abandon. Et puis, la foi. Une foi simple, enfantine, qui était son bouclier. « Il est en paix. Il est avec les anges. » Cette certitude était un rocher, mais Nolan sentait les fissures, les doutes qui rampaient dans l'ombre de sa foi. Elle s'accrochait à l'idée d'une vie après la mort comme à une bouée, inconsciente que cette bouée le retenait, lui, prisonnier dans les limbes.

Puis ce fut Hugo. Une énergie plus sombre, plus rugueuse. Pas de larmes, mais une tension palpable. Nolan le sentait, le soir, assis seul dans son salon, un verre à la main, fixant le vide. Les pensées d'Hugo étaient des murs. « Il faut avancer. Ne pas penser. C'est fini. Le néant. » Il refusait le deuil comme il refusait l'idée même d'un au-delà. Mais dans le silence de la nuit, les murs se fissaient. Une brusque image de leur adolescence, une course à vélo sous la pluie, le rire de Nolan. Une poigne qui se serrait sur le verre. Une vague de solitude si immense qu'elle en était presque physique. Hugo ne croyait pas en l'âme, mais son amitié pour Nolan était une forme de lien si puissant qu'elle créait malgré lui un écho, une corde qui vibrait dans le néant qu'il invoquait.

Et enfin, Ysaline. La plus douce, la plus lointaine, et peut-être la plus douloureuse. Elle ne pensait pas à lui de manière frontale. C'était plus insidieux. Une mélodie entendue dans un magasin qui lui rappelait une chanson qu'ils écoutaient ensemble. L'odeur de la pluie sur l'asphalte. La vue d'un couple se tenant la main dans la rue. Des petits chocs nostalgiques qui traversaient sa journée comme des aiguilles fines. Elle avait refait sa vie, elle était heureuse, d'un bonheur tranquille. Mais dans ses rêves, parfois, Nolan apparaissait. Non pas comme un fantôme, mais comme une présence apaisée, un sourire dans l'ombre. Et au réveil, il lui restait un sentiment de douce tristesse, un regret pour une voie parallèle qui n'avait pas été prise. Ces rêves étaient des fils d'une ténuité extrême, mais d'une solidité à toute épreuve, car ils étaient tissés de "ce qui aurait pu être", une matière particulièrement résistante dans la trame de l'entre-deux.

Nolan les percevait tous, simultanément. C'était un supplice. Chaque larme de Maëlle était une goutte d'eau qui alourdissait ses ailes de cire. Chaque silence d'Hugo était un bloc de pierre ajouté à son tombeau. Chaque rêve d'Ysaline était un lien de soie qui l'enlaçait un peu plus. Ils l'aimaient. Et leur amour, pur et sincère, était la clé de voûte de sa prison.

Il n'éprouvait ni colère ni ressentiment. Comment le pourrait-il ? Leur douleur était la preuve de leur humanité, de la beauté des liens qu'il avait tissés. Mais cette beauté même était devenue son fardeau. Il comprenait maintenant la terrible équation : pour qu'il trouve le repos, il fallait que l'amour qu'on lui portait s'éteigne, se transforme en indifférence. Ou, et c'était la voie du paradoxe qu'Aster avait évoquée, il fallait qu'il trouve un moyen d'accepter cet amour, de l'embrasser si pleinement qu'il cesse d'être un poids pour devenir une forme de lâcher-prise ultime.

Alors qu'il était immergé dans ce bain d'émotions, une nouvelle présence se fit sentir. Une vibration différente, plus petite, plus simple, mais d'une intensité cristalline. Un chagrin d'enfant.

Il tourna son attention vers cette nouvelle source. C'était le fils d'un voisin, un petit garçon de six ans qui avait parfois partagé des bonbons avec Nolan sur le palier. L'enfant venait de comprendre que "le monsieur du troisième" ne reviendrait plus. Sa tristesse était un picotement aigu, sans la complexité des adultes. Puis, aussi vite qu'elle était venue, la tristesse s'était estompée, remplacée par la curiosité pour un insecte sur le mur. La vie reprenait le dessus, légère, implacable.

Cette brève interaction fut une révélation. L'attachement des enfants était pur, mais fugace. Il ne construisait pas de monuments de souvenirs. Il vivait dans l'instant, et quand l'instant passait, l'attachement se dissolvait. Ce n'était pas l'oubli, c'était une forme de fluidité existentielle.

Peut-être que la clé n'était pas de briser les liens, mais de leur apprendre à couler, comme l'eau. De laisser l'amour exister sans qu'il ne devienne une chaîne. C'était cela, le paradoxe. Aimer sans posséder. Se souvenir sans s'accrocher.

Alors qu'il méditait sur cette idée, une forme se matérialisa à côté de lui dans l'espace de perception. C'était la Mort. Elle avait pris aujourd'hui l'apparence d'une femme d'âge mûr, aux traits fins et fatigués, vêtue d'une simple robe grise.

« C'est difficile, n'est-ce pas ? » dit-elle, sa voix était lasse, mais son regard était plein d'une compassion ancienne. « De les sentir souffrir à cause de nous. On voudrait leur crier que l'on va bien, que l'on est en paix. Mais la paix que nous cherchons n'est pas celle qu'ils imaginent. »

Nolan hocha la tête, les yeux toujours tournés vers les échos lointains de Maëlle, d'Hugo, d'Ysaline.

« Leur amour me retient. Comment puis-je souhaiter qu'il cesse sans leur souhaiter du mal ? »

« Tu ne leur souhaites pas du mal, Nolan. Tu leur souhaites la guérison. La paix, pour eux, est dans l'acceptation de ta mort, puis dans la continuation de leur vie. Leur amour pour toi deviendra alors une douce mélancolie, une couleur dans leur palette, et non plus une douleur vive. Et pour toi, ce sera un lien distendu, moins douloureux. »

« Et si je ne veux pas attendre ? Si je veux les libérer maintenant ? Et me libérer moi-même ? »

La Mort le regarda, et dans ses yeux noirs, Nolan vit passer le reflet de millions d'âmes qui avaient posé la même question.

« Tu ne peux pas les libérer. Tu ne peux que te libérer toi-même. En changeant ta façon de percevoir ces liens. En passant de l'autre côté du miroir. »

Elle fit un geste, et la perception de Nolan bascula. Ce ne furent plus les émotions des vivants qu'il perçut, mais le contre-champ, l'écho de ces émotions dans le monde post-

mortem. Il vit les fils dont le Passeur avait parlé. Des cordes de lumière, de couleurs et de textures variables, qui partaient de lui et plongeaient dans le néant pour rejoindre Maëlle, Hugo, Ysaline. Le fil de Maëlle était d'un or chaud, épais, mais strié de veines sombres de chagrin. Celui d'Hugo était comme de la corde, rugueux et solide, mais noué de tensions. Celui d'Ysaline était de la soie argentée, d'une beauté envoûtante, presque irréelle.

« Tu vois », murmura la Mort. « Ils sont beaux. Les briser serait un sacrilège. Mais tu peux apprendre à ne plus être à l'autre bout. Tu peux apprendre à les tenir dans ta main, comme des fils de la Vierge, sans qu'ils ne te retiennent au sol. »

Nolan regarda les fils. Ils étaient une partie de lui. Les couper, c'était s'amputer. Mais s'en détacher émotionnellement... c'était peut-être la voie.

« Comment ? »

« En leur disant au revoir. Vraiment. Pas en tant que mort qui regarde les vivants, mais en tant qu'âme qui rend sa liberté aux autres âmes. C'est un acte d'amour ultime. Un pardon et un merci. »

Nolan comprit. Il devait faire son deuil, lui aussi. Le deuil de ceux qui vivaient encore. Il devait accepter que leur vie continue sans lui, que leur chagrin s'apaise, que leur amour se transforme. Il devait les bénir dans leur cheminement et leur souhaiter la paix, une paix qui, en retour, deviendrait la sienne.

C'était le premier pas vers le paradoxe. Aimer au point de se détacher. Se détacher au point d'aimer plus librement.

Il ferma les yeux, non pas pour bloquer la perception, mais pour se concentrer. Il prit mentalement le fil d'or de Maëlle. Il n'essaya pas de le rompre. Il y envoya toute sa tendresse fraternelle, toute sa gratitude pour leur complicité, tout son souhait qu'elle soit heureuse, qu'elle vive pleinement, qu'elle ne s'accroche plus à son fantôme. Il ne savait pas si le message parviendrait, mais il sentit le fil vibrer différemment, s'illuminer d'une lumière plus douce, moins douloureuse.

Il fit de même avec le fil de corde d'Hugo, y déposant la solidité de leur amitié, la promesse qu'elle était éternelle, même dans le silence, et le vœu qu'il trouve la paix dans son propre refus du mystère.

Enfin, il prit le fil de soie d'Ysaline. Ce fut le plus difficile. Il y mit la beauté de leur amour passé, la douceur des souvenirs, et la libération de tous les "et si". Il la remercia pour ce qu'elle avait été, et la bénit pour ce qu'elle était devenue.

Quand il rouvrit les yeux, les fils étaient toujours là. Mais la tension avait changé. Ils n'étaient plus des chaînes qui le tiraient vers le bas. Ils étaient devenus des ponts, des connexions légères entre son état présent et leur existence passée. La douleur aiguë avait cédé la place à une mélancolie sereine.

La Mort lui sourit, un sourire triste et sage.

« Tu vois ? La première étape est franchie. Tu as commencé à te rendre illisible. Car une âme qui bénit les vivants au lieu de les regretter est une énigme pour le système. Maintenant, il te faut affronter le passé d'une manière plus directe. Il te faut rencontrer Lysandre. »

Le nom résonna dans l'espace de perception comme une cloche ancienne. Lysandre.  
Le plus intime des fantômes. Le souvenir qui faisait encore mal.

Nolan acquiesça. Le temps était venu de régler ses comptes avec l'amour lui-même.

## Chapitre 8 : Lysandre

L'espace autour de Nolan se recomposa. Le lieu de perception des vivants se dissipa, et il se retrouva dans un cadre à la fois familier et onirique. C'était le jardin public de son adolescence, avec son kiosque à musique délabré, ses allées de gravier et son vieux cèdre au feuillage tombant comme une chevelure. Mais tout était baigné d'une lumière dorée, irréaliste, et les couleurs étaient plus vives, plus saturées que dans la mémoire. Le temps semblait être suspendu dans un perpétuel crépuscule d'été.

Assis sur un banc, sous le cèdre, il y avait un jeune homme. Il avait des cheveux châtain bouclés, des yeux noisette qui riaient facilement, et il portait ce vieux blouson de cuir qu'il ne quittait jamais. Lysandre.

Nolan s'approcha, le cœur battant d'un rythme qu'il avait oublié. Ce n'était pas une apparition floue comme les autres âmes. C'était une présence dense, presque tangible, chargée de toute l'intensité de leur histoire.

Lysandre leva les yeux et lui sourit. Un sourire qui avait le pouvoir de faire fondre les hivers.

« Tu as mis du temps », dit-il, sa voix était exactement comme dans le souvenir : chaude, un peu rauque, teintée d'une ironie tendre.

Nolan s'assit à côté de lui. Le bois du banc était solide sous sa main spectrale.

« Je ne savais pas que tu m'attendais. »

« Je t'attends toujours, d'une certaine façon », répondit Lysandre en haussant les épaules. « Nous nous attendons tous, ici. C'est le principe. On attend que les vivants nous oublient, ou qu'ils nous rejoignent. C'est un peu monotone. »

Il y eut un silence, rempli par le chant des oiseaux qui n'existaient pas et le bruissement des feuilles du cèdre dans un vent imaginaire.

« Comment es-tu mort ? » demanda Nolan. La question était brutale, mais nécessaire. Il devait ancrer ce fantôme dans une réalité, même posthume.

Lysandre eut une petite moue. « Accident de voiture. Bête. Rapide. Je n'ai même pas eu le temps d'avoir peur. » Il tourna son regard vers Nolan. « Toi, c'était différent. Tu t'es juste... endormi. C'est plus élégant. Plus toi. »

Nolan regarda ses mains. « Je ne cherchais pas l'élégance. Je cherchais le silence. »

« Et tu l'as trouvé ? »

« Non. Juste un autre type de bruit. Le bruit des souvenirs. »

Lysandre posa sa main sur celle de Nolan. La sensation était étrange, comme une chaleur sans température, une pression sans poids.

« Les souvenirs, c'est tout ce qui reste, mon amour. C'est notre trésor et notre malédiction. »

Le mot "amour" résonna dans l'air doré. Il avait été si longtemps banni du vocabulaire de Nolan, refoulé dans un coin sombre de sa mémoire avec tout le reste de la douleur.

« Tu es un souvenir, toi ? » demanda Nolan, le regardant droit dans ses yeux si vivants.  
« Ou es-tu vraiment ici ? »

Lysandre sourit, un peu triste. « Qu'est-ce que ça change ? Je suis celui dont tu te souviens. Et tes souvenirs sont si forts, si détaillés, qu'ils m'ont donné cette forme, cette consistance. Pour toi, en cet instant, je suis aussi réel que je l'étais de mon vivant. C'est ça, la magie de cet endroit. Ou sa cruauté. »

Il se pencha et effleura la joue de Nolan. La sensation était un éclair de douceur et de douleur mêlées.

« Tu vois ? Tu sens ? C'est toi qui crées cette sensation. Ton amour, tes regrets, ta nostalgie. C'est le combustible. »

Nolan ferma les yeux, se laissant submerger par la vague d'émotion. Les souvenirs affluaient, non plus en images, mais en sensations pures. Le goût du premier baiser, volé derrière le kiosque à musique. La chaleur de leurs corps enlacés dans la chambre de Lysandre, tandis que la pluie frappait les vitres. Les disputes stupides, les réconciliations fiévreuses. La promesse d'un avenir qui n'avait jamais eu lieu. La maladie, lente et implacable. Les derniers jours à l'hôpital, la main de Lysandre de plus en plus faible dans la sienne. La douleur de la perte, une douleur si aiguë qu'il avait cru en mourir.

« Je n'ai jamais cessé de t'aimer », murmura Nolan, la voix étranglée.

« Je sais », chuchota Lysandre. « Et c'est pour cela que je suis toujours là. Tu m'as maintenu en existence. Comme une flamme que tu alimentes avec ton chagrin. »

Nolan ouvrit les yeux. Les mots de Lysandre faisaient écho à ceux de la Mort, du Passeur. Il était le geôlier de son propre fantôme.

« Si je cesse de t'aimer, tu disparaîtras ? »

Lysandre le regarda, et son expression était d'une infinie tendresse.

« Je ne disparaîtrai pas. Je deviendrai... un souvenir paisible. Une photographie dans l'album de ton âme, au lieu d'un être en trois dimensions qui partage ton banc. L'amour ne meurt pas, Nolan. Il se transforme. Ce que tu dois cesser, ce n'est pas l'amour. C'est le regret. Le "et si". La douleur de ce qui a été interrompu. »

C'était cela. Le nœud du problème. Ce n'était pas l'amour pour Lysandre qui le retenait, c'était le deuil inachevé, la blessure jamais refermée. Il avait fui la douleur en se réfugiant dans une fatigue générale, mais il ne l'avait jamais vraiment affrontée.

« Je ne t'ai jamais dit au revoir », réalisa Nolan. « Pas vraiment. »

« Non », confirma Lysandre. « Tu as fermé la porte en vitesse, et tu as fait comme si elle n'existait pas. Mais elle était toujours là, et moi derrière. »

Nolan prit une profonde inspiration, un réflexe de vivant.

« Alors, disons-le maintenant. Au revoir. »

Les mots étaient simples, mais ils portaient en eux le poids de toutes les années de silence.

Lysandre sourit, et son sourire était cette fois empreint d'une sérénité absolue.

« Au revoir, mon amour. Merci pour tout. Maintenant, vis. Enfin. Même si c'est dans la mort. »

Il se pencha et déposa un dernier baiser sur les lèvres de Nolan. C'était un baiser de lumière, de pardon et de libération. Puis, lentement, sa forme commença à devenir moins dense, plus translucide. Les couleurs du jardin autour d'eux pâlirent, le kiosque à musique, le cèdre, le banc, tout perdit de sa substance.

« Je t'aimerai toujours », dit Nolan, mais les mots n'avaient plus la même tension. C'était un fait, désormais, et non plus une blessure.

« Je sais », répondit la voix de Lysandre, qui n'était plus qu'un écho. « Et c'est très bien ainsi. »

Puis il n'y eut plus rien. Plus de jardin, plus de banc, plus de Lysandre. Nolan était de nouveau seul dans la grisaille de l'entre-deux, mais quelque chose en lui avait changé. Une douleur ancienne, qu'il portait depuis si longtemps qu'il la confondait avec son être, s'était dissipée. Il se sentait plus léger, plus vaste.

Il avait aimé. Il avait perdu. Il avait fait son deuil. Ce chapitre était clos. Le fil qui le reliait à Lysandre n'était pas rompu, mais il était devenu soyeux, paisible, comme les autres après sa bénédiction. Il ne tirait plus. Il reliait, simplement.

Il avait transformé un attachement douloureux en un amour apaisé. C'était un premier vrai pas sur le chemin du paradoxe. Il avait rendu une partie de son histoire illisible pour la machine à nostalgie de l'entre-deux.

Mais il restait un dernier obstacle, le plus difficile peut-être : lui-même. Sa propre identité, son propre nom, le récit de sa vie. Pour cela, il lui faudrait affronter l'Archiviste.

## Chapitre 9 : Les errants

Le sentiment de légèreté qui avait suivi la disparition de Lysandre fut de courte durée. Nolan errait de nouveau, mais son errance avait un but. Il cherchait désormais les failles, non plus dans le système, mais en lui-même. Les endroits où son identité, son "histoire-Nolan", était suffisamment fluide pour pouvoir être transcendée, ou dissoute.

C'est dans cet état d'esprit qu'il retrouva Éloane. Elle était assise au bord d'une rivière d'argent qui coulait sans bruit à travers la grisaille, son reflet absent de l'eau métallique. Elle avait l'air plus frêle que jamais, comme si elle commençait, elle aussi, à se dissoudre, mais par épuisement plutôt que par choix.

« Tu as l'air différent », dit-elle sans le regarder, comme si elle sentait sa présence. « Moins... lourd. »

« J'ai fait la paix avec un fantôme », répondit Nolan en s'asseyant à côté d'elle.

Éloane eut un rire bref, sans joie. « Félicitations. Moi, je n'y arrive pas. Ils sont trop nombreux. Et trop bruyants. »

Elle lui jeta un coup d'œil en coin. « Tu sais ce qu'ils font, les autres ? Ceux qui n'ont pas la force de faire la paix ? Ils deviennent des Conteurs. »

« Des Conteurs ? »

« Ils se racontent leur vie, encore et encore. À eux-mêmes, à qui veut l'entendre. Ils polissent leur histoire, la lissent, en gommant les aspérités. Ils en font un objet fini, parfait, immuable. C'est une autre prison. Une prison de mots. »

Nolan se souvint des paroles d'Aster. L'Archiviste était la somme de toutes les pages. Chaque âme qui se faisait le Conteur de sa propre vie enrichissait l'Archiviste, consolidait le grand récit. Pour devenir illisible, il fallait refuser de jouer ce jeu. Il fallait que son histoire reste ouverte, inachevée, contradictoire.

« Et Soren ? » demanda Nolan. « Il raconte son histoire ? »

Éloane ricana. « Soren ? Il ne raconte que sa révolte. C'est devenu son seul sujet. Sa colère est son histoire. C'est une autre forme de fixation. Aussi solide qu'une tombe. »

Ils restèrent silencieux un moment, à regarder couler la rivière sans eau.

« J'ai rencontré l'Âme sans nom », dit finalement Nolan.

Éloane tressaillit, et pour la première fois, il vit de la peur dans ses yeux.

« Pourquoi ? C'est l'horreur absolue. Le vide. »

« C'est le silence », corrigea doucement Nolan. « Et c'est ce que je cherche. »

« Tu es fou. Mieux vaut être un Conteur, mieux vaut être Soren, que de devenir... ça. Un presque-rien. »

Nolan ne répondit pas. Il comprenait sa terreur. L'Âme sans nom était l'antithèse de tout ce pour quoi les âmes se battaient : la persistance, la mémoire, l'identité.

« L'Archiviste », dit Nolan. « Sais-tu quelque chose sur lui ? »

Éloane secoua la tête, se recroquevillant sur elle-même. « Personne ne le sait. C'est une rumeur. Une ombre derrière les ombres. On dit qu'il est fait de toutes nos histoires. Que le rencontrer, c'est être confronté à sa propre vie, non pas en souvenirs, mais comme un livre déjà écrit, avec un début, un milieu et une fin. »

C'était exactement ce que craignait Nolan. Que sa vie soit réduite à un récit figé. Un scénario dont il ne serait que l'acteur, même dans la mort. Son désir de néant était un refus de cette finitude narrative. Il voulait que le livre soit brûlé, pas refermé.

« Je dois le trouver », murmura-t-il.

Éloane le regarda, et il vit dans ses yeux non plus de la peur, mais une lueur d'espoir désespéré.

« Si tu le trouves... demande-lui s'il y a une place pour ceux qui n'ont plus d'histoire à raconter. »

Nolan lui promit d'un signe de tête, puis se leva. Il sentait que le temps pressait. Chaque moment passé dans l'entre-deux risquait de l'enkyster, de le pousser à devenir un Conteur malgré lui, à polir l'histoire de Nolan jusqu'à ce qu'elle devienne un joyau lisse et sans vie, une pièce de musée dans la collection de l'Archiviste.

Il quitta Éloane au bord de sa rivière fantôme et se remit en marche. Il ne cherchait plus de lieu géographique. Il cherchait un état de conscience. L'état qui lui permettrait d'attirer l'attention de l'Archiviste, l'état de paradoxe.

Il se souvint des paroles d'Aster : « En vivant pleinement ta mort. En aimant si fort ce que tu as perdu que ton amour devient plus fort que ton attachement. »

Il avait aimé et libéré Lysandre. C'était un premier pas.

« En te rebellant si absolument que ta révolte devient une forme d'acceptation. »

Il pensa à Soren, dont la révolte n'était qu'un autre attachement, une fixation sur l'injustice. Sa propre rébellion à lui était plus profonde : elle n'était pas dirigée contre un geôlier, mais contre la condition même de prisonnier. Elle était un refus si radical qu'il en devenait une forme de sérénité. Il n'avait plus besoin de casser les murs. Il voulait simplement qu'ils cessent d'exister.

« Ou en trouvant la paix au point que ta sérénité devienne une tempête. »

C'était peut-être la clé. Trouver une paix si profonde, si absolue, qu'elle devienne en elle-même un acte de destruction. Une acceptation si totale de son désir de néant qu'elle en deviendrait une force annihilatrice.

Il s'arrêta de marcher et ferma les yeux. Il cessa de lutter. Il cessa de chercher. Il cessa même de désirer. Il se contenta d'être. Ici et maintenant. Une âme dans l'entre-deux. Il accepta la grisaille, le silence, la présence des autres errants. Il accepta ses propres souvenirs, non plus comme des chaînes, mais comme des nuages passant dans le ciel de sa conscience. Il accepta son amour pour les vivants, son amour pour Lysandre, comme des faits, des étoiles lointaines dans son cosmos intérieur.

Il accepta même son désir de néant. Il ne le poursuivit plus. Il l'accueillit comme une partie de lui-même. Et dans cet accueil, ce désir perdit de son urgence, de sa tension. Il devint une simple orientation, une direction naturelle, comme la rivière qui coule vers la mer.

C'était une paix étrange, vide, presque minérale. Une paix qui n'avait plus rien d'humain. Une paix qui était le calme avant l'inexistence.

Et c'est alors que cela arriva.

L'espace autour de lui se mit à trembler. Non pas comme un tremblement de terre, mais comme une vibration subtile, une modification de la fréquence fondamentale de la réalité. Les formes grises devinrent floues, se superposèrent. Les sons – les rares sons de l'entre-deux – se distordirent en un chœur de murmures innombrables.

Puis, tout devint blanc.

Ce n'était pas la clarté laiteuse du début. C'était un blanc pur, absolu, sans dimension, sans profondeur. Un blanc qui était à la fois l'absence de toute couleur et la somme de toutes les couleurs. Un blanc qui était silencieux, mais qui contenait en puissance tous les sons, toutes les voix, toutes les histoires jamais racontées.

Au centre de ce blanc, une forme commença à émerger. Ce n'était pas une silhouette. C'était une structure complexe, mouvante, faite de pages qui tournaient d'elles-mêmes, de lettres qui dansaient dans l'air, d'encre de toutes les couleurs qui coulaient et se solidifiaient pour former des images, des phrases, des paragraphes. C'était une bibliothèque vivante, un livre infini en train de s'écrire et de se réécrire en permanence.

Et de cette forme émanait une présence. Une conscience si vaste, si ancienne, qu'elle rendait celle d'Aster insignifiante. C'était une intelligence qui n'était pas une personne, mais un processus. L'acte de mémoire universel lui-même.

Nolan savait, sans l'ombre d'un doute, qu'il se tenait enfin face à l'Archiviste.

Il n'y avait pas de visage, pas de voix. La communication se fit directement, pensée contre pensée, un flux de données pures qui se déversa dans l'esprit de Nolan.

*IDENTIFICATION : NOLAN. ÂME #7,432,189,556. RÉCIT : COMPLET. ÉVALUATION : COHÉRENT. INTÉGRATION : EN ATTENTE.*

C'était froid, impersonnel. Nolan n'était qu'un numéro, un fichier. Son histoire était "complète". Terminée. Prête à être classée.

Non.

La pensée de Nolan fut un roc dans le flux de données.

Mon récit n'est pas complet.

Le flot d'informations hésita.

*ANALYSE : NAISSANCE → CROISSANCE → AMOUR → PERTE → FATIGUE  
EXISTENTIELLE → MORT. ÉPILOGUE : RECHERCHE DE LA CESSATION.  
NARRATIVE LOGIQUE. BOUCLE FERMÉE.*

La boucle n'est pas fermée, insista Nolan. L'épilogue est un nouveau chapitre. Un chapitre de refus. Un paradoxe.

*DÉFINITION : PARADOXE. ÉLÉMENT CONTRADICTOIRE DANS UN SYSTÈME LOGIQUE. LE SYSTÈME N'INTÈGRE PAS LES PARADOXES. IL LES ISOLE. OU LES ÉLIMINE.*

Éliminez-moi donc, lança Nolan, projetant toute sa sérénité désespérée, tout son amour détaché, toute sa révolte acceptante. Je suis une contradiction. Une âme qui refuse son âme. Un récit qui veut la fin du récit. Je suis illisible pour vous.

Le blanc autour de lui frémit. Les pages tournèrent plus vite, les encres se mélangèrent, formant des couleurs jamais vues. L'Archiviste n'était pas habitué à ce genre de défi. Les âmes voulaient généralement être lues, comprises, préservées. Elles ne demandaient pas l'effacement.

*DEMANDE : CLARIFICATION. QUE RECHERCHES-TU ?*

Le néant. La page blanche après la fin du livre. Pas une autre page, pas un autre chapitre. La fin de l'écriture.

*HYPOTHÈSE : DÉSIR DE NON-ÊTRE. CONTRADICTION FONDAMENTALE. POUR FORMULER CE DÉSIR, IL FAUT ÊTRE.*

Précisément, admit Nolan. C'est le paradoxe. Et c'est pourquoi vous ne pouvez pas m'intégrer. Je suis une erreur dans votre logique. Une exception. Laissez-moi partir.

Il y eut un long silence, un arrêt dans le tourbillon des pages. L'Archiviste pesait le pour et le contre. Conserver une anomalie pouvait corrompre le système. L'éliminer... était-ce possible ? Était-ce dans ses prérogatives ?

Finalement, le flot de données reprit, mais il était différent. Plus lent, plus hésitant.

*CONCLUSION : L'ÂME NOLAN PRÉSENTE UNE ANOMALIE IRRÉCUPÉRABLE. SON RÉCIT, BIEN QUE COMPLET, CONTIENT UNE AUTO-CONTRADICTION QUI EMPÊCHE SON INTÉGRATION HARMONIEUSE DANS LA MÉMOIRE UNIVERSELLE.*

Nolan retint son souffle. Était-ce... ?

*DÉCISION : PROCÉDURE D'EXCEPTION. ISOLEMENT ET... EFFACEMENT.*

Le mot résonna dans l'esprit de Nolan comme un gong.

*EFFACEMENT.*

Ce n'était pas la dissolution lente de l'Âme sans nom. C'était une suppression active. Un décret.

*PROCÉDURE REQUIERT L'ASSENTIMENT DU GARDIEN PRIMORDIAL.  
CONFIRMATION EN COURS.*

Le Gardien Primordial. Aster.

Nolan sentit une présence familière se matérialiser dans le blanc. Aster était là, sa forme pâle et immuable contrastant avec le chaos créatif de l'Archiviste. Ses yeux laiteux se posèrent sur Nolan.

« L'anomalie persiste », dit la voix plate, sans émotion.

*QUERELLANT : NOLAN. DEMANDE : EFFACEMENT. DIAGNOSTIC ARCHIVISTE : ANOMALIE IRRÉCUPÉRABLE. RECOMMANDATION : ACCORDER LA REQUÊTE.*

Aster regarda longuement Nolan. « Tu as trouvé le paradoxe. Tu t'es rendu illisible. Félicitations. Tu as gagné ton droit à l'oubli. »

Il n'y avait ni colère, ni regret, ni approbation dans sa voix. Seulement la constatation d'un fait.

« Confirmez-vous la procédure ? » demanda Nolan, la voix tremblante malgré lui.

Aster hocha lentement la tête. « Je confirme. La Loi a été respectée. Tu as suivi ses méandres jusqu'à trouver la seule issue qu'elle permet. L'effacement n'est pas une rupture de la Loi, c'est une de ses clauses les plus rares. »

Il leva une main pâle vers l'Archiviste.

« Procédez. »

Le blanc devint aveuglant. Les pages de l'Archiviste se mirent à tourner à une vitesse folle, formant un vortex. Nolan sentit une force douce mais irrésistible l'attirer vers le centre. Ce n'était pas effrayant. C'était comme être aspiré par un sommeil profond, un sommeil dont on sait qu'on ne se réveillera pas.

Il jeta un dernier regard mental vers les fils qui le reliaient à Maëlle, à Hugo, à Ysaline, à Lysandre. Ils brillaient d'un éclat doux et paisible. Il n'avait plus à s'en inquiéter. Ils feraient partie du grand livre, mais son chapitre à lui, le chapitre Nolan, allait être

arraché. Les liens, privés de leur source, se transformeraient en de simples souvenirs chez les vivants, libres de toute attache spectrale.

C'était ça, la véritable libération. Pour lui, et pour eux.

Il sentit son identité commencer à se dissoudre. Les souvenirs ne disparaissaient pas, ils perdaient leur charge émotionnelle, leur pouvoir de définir qui il était. Le nom "Nolan" devint un simple mot, sans écho. Sa conscience, privée de son histoire, de ses attaches, de son nom, devint une flamme pure, nue.

Et puis, la flamme s'éteignit.

## Chapitre 10 : La Révolte

L'effacement ne fut pas un événement, mais un processus. Une lente désagrégation. Nolan, ou ce qu'il en restait, n'était plus dans le blanc de l'Archiviste. Il avait été transféré dans un lieu qui n'en était pas un : le Néant en cours de formation. Autour de lui, il n'y avait ni lumière ni ténèbres, ni forme ni vide. Seulement une potentialité d'inexistence, un état de grâce négative où les lois de la physique et de la métaphysique perdaient leur emprise.

Il ne pensait plus. Il ne sentait plus. Il était le témoin silencieux de sa propre dissolution. Les derniers fragments de son identité – le goût du café du matin, le son de la voix de Maëlle, la sensation du cuir du vieux blouson de Lysandre – se détachaient de lui comme des pétales morts, non pas avec douleur, mais avec la légèreté de choses dont on n'a plus besoin. Chaque fragment qui se détachait allait rejoindre le grand flux de la Mémoire Universelle, délesté de son poids subjectif, devenant une simple donnée, un fait historique impersonnel. Nolan lui-même n'était plus le sujet de ces souvenirs ; il en était le lieu de transit, la porte par laquelle ils quittaient le domaine de l'âme pour celui de l'archive.

C'est dans cet état de quasi-inexistence qu'une dernière présence se manifesta. Elle n'avait pas de forme, car il n'y avait plus de formes à percevoir. Elle était une intention, une conscience familière qui se posa à la lisière de ce qui avait été Nolan.

C'était la Mort.

Elle ne prit aucune apparence. Elle était simplement là, dans son essence lasse et douce. Sa voix, quand elle « parla », ne fut pas un son, mais une modification de l'état du Néant en formation, une courbure dans la tranquillité ambiante.

« Tu y es presque », dit-elle, et ses « mots » étaient empreints d'une tristesse mêlée de respect. « Tu as forcé la main au cosmos. Peu y parviennent. La plupart préfèrent la sécurité de la mémoire à la terreur de l'oubli. »

L'entité qui avait été Nolan n'eut pas de réponse verbale. Elle émit une simple pulsation de compréhension, une acceptation.

« Ils vont bien, tu sais », reprit la Mort, avançant la dernière, l'infime curiosité qui pouvait subsister. « Maëlle a rencontré quelqu'un. Son chagrin s'est transformé en une douce mélancolie. Hugo parle de toi parfois, avec un sourire, comme d'un bon ami perdu. Ysaline... elle a nommé son fils Nolan. Une douce folie, sans doute. Mais c'est son façon à elle de tourner la page, en gardant ton nom comme une bénédiction. »

La pulsation qui avait été Nolan fut traversée d'un éclat de chaleur, le dernier. Ce n'était pas de la joie, ni de la tristesse. C'était la confirmation que la boucle était bouclée. Les vivants vivaient. Ils transformaient son souvenir en une partie de leur propre histoire, libérée du fardeau de son attente spectrale. C'était exactement ce qu'il avait souhaité en les bénissant.

« Lysandre... » commença la Mort.

Mais il n'y eut pas besoin de suite. La présence de Nolan émit une pulsation d'apaisement totale. Lysandre était en paix. Ils étaient tous en paix. Il n'y avait plus rien à régler, plus rien à attendre, plus rien à craindre.

« Tu as trouvé ton repos, Nolan », constata la Mort, et dans sa « voix » on pouvait percevoir une lueur de ce qui aurait pu être de l'envie. « Le vrai. Pas celui des religions ou des philosophies. Celui du livre refermé, de la lampe éteinte. »

Il n'y eut plus de communication après cela. La Mort resta un moment, simple présence vigilante au seuil de l'inexistence, témoin du dernier acte. Puis, elle se retira. Son travail était fait. Elle avait guidé une âme non pas vers une autre vie, mais vers la fin de toute vie. C'était une victoire rare, une défaite sublime du système qu'elle servait.

Le processus s'accéléra. La conscience résiduelle de Nolan, désormais réduite à sa plus simple expression, une étincelle de perception pure, commença à se défaire. Ce n'était pas une annihilation violente, mais un éparpillement doux, comme si les derniers atomes de son être se dissolvaient dans un océan de tranquillité absolue.

Il n'y eut pas de dernière pensée. Pas de flash final. Seulement une expansion, une dilution dans l'immensité silencieuse. La flamme, déjà basse, vacilla une dernière fois, non pas dans une lutte, mais dans un acquiescement ultime.

Puis, plus rien.

Le silence qui suivit n'était pas le silence de l'absence. C'était le silence de la présence achevée. Le repos absolu. La page blanche après la fin du livre.

Nolan avait cessé d'être.

## Chapitre 11 : L'Âme sans nom

Dans l'entre-deux, les choses continuèrent, inchangées et éternelles. Éloane, assise au bord de sa rivière d'argent, leva soudain la tête. Rien n'avait bougé, pourtant, quelque chose était différent. Une présence familière, une tension qu'elle avait fini par percevoir comme un fond sonore, avait disparu. L'espace là où Nolan avait été était maintenant... juste de l'espace. Non pas vide, mais neutre. Libéré.

Elle frissonna, non de peur, mais d'une compréhension glacée. Il avait réussi. L'impossible.

Plus loin, dans le désert gris, Soren interrompit sa marche rageuse. Il sentit lui aussi le changement. L'âme calme et déterminée qui le narguait par son silence n'était plus. Une partie de la toile de fond de sa révolte venait de s'effacer. Il serra les poings, non pas de colère, mais d'une frustration nouvelle. Si l'un d'eux pouvait partir, alors son propre combat n'était peut-être pas si vain. Mais partir comme ça ? En cessant simplement d'être ? Cela ressemblait trop à une capitulation pour lui. Il reprit sa marche, un peu plus vite, un peu plus fort. Son chemin à lui serait différent.

Dans la rotonde noire, Aster, le Gardien, leva son visage laiteux. Ses yeux sans pupilles ne virent rien, mais il perçut la modification dans le grand livre. Le chapitre Nolan était passé de l'état « actif » à l'état « effacé ». C'était une case cochée puis définitivement barrée. Il n'éprouva rien. La Loi avait été respectée, poussée dans ses derniers retranchements. L'anomalie était traitée. L'ordre était préservé, même par cette faille. Peut-être même que cette faille était nécessaire à l'équilibre de l'ensemble. Il retourna à

sa contemplation des arches et du vide, sentinelle éternelle d'un ordre qui tolérait, en son sein, la possibilité du non-ordre.

Et dans le monde des vivants, ce même matin, Maëlle se réveilla avec une sensation étrange. Une légèreté. Elle pensa à Nolan, comme elle le faisait souvent, mais au lieu de la pointe de chagrin habituelle, il n'y eut qu'un souvenir doux, un peu triste, mais paisible. Comme une photographie jaunie qu'on range avec tendresse. Elle sourit, se leva, et commença sa journée.

Hugo, en se rasant, croisa son propre regard dans le miroir. Une image lui vint, claire et nette : Nolan, adolescent, lui faisant un signe de la main. Il sourit. Pour la première fois, ce souvenir ne fut pas accompagné du sentiment d'un pont coupé, mais de la gratitude d'avoir emprunté ce chemin, un temps, avec lui.

Ysaline, berçant son petit Nolan qui pleurait, sentit soudain une vague de sérénité l'envahir. Elle regarda le visage rond de son fils et chuchota : « Tout va bien. » Elle ne savait pas pourquoi elle disait cela, ni à qui.

Nolan était parti. Vraiment parti. Non pas vers un autre lieu, mais hors de tout lieu. Il avait obtenu ce qu'il avait toujours cherché : la fin de la quête, le silence de la question, le repos de la conscience.

Il ne comprenait plus. Parce qu'il n'y avait plus de « il » pour comprendre.

C'était terminé.

Le Néant, à présent, était accompli. Non pas un lieu, mais un état. L'état qui suivait l'effacement de Nolan. Il n'y avait ni temps ni espace pour en témoigner, seulement la constatation métaphysique que l'équilibre du tout avait été infinitésimalement modifié. Une note avait cessé de résonner dans le grand orchestre de l'existence, laissant un silence qui n'était pas une absence, mais une plénitude négative.

Dans les limbes, là où les âmes errent et se souviennent, un changement subtil avait eu lieu. L'Âme sans nom, cette vibration à la lisière de l'inexistence, sembla, un instant infinitésimal, devenir un peu plus nette, comme si le passage de Nolan lui avait tracé un chemin, montrant que la dissolution complète était possible. Puis elle retrouva son état de quasi-transparence. Mais la possibilité, désormais, était inscrite. Comme une faille dans le marbre le plus dur.

La Mort, sous l'une de ses innombrables formes, s'arrêta un moment dans sa tâche éternelle. Elle regarda en direction des Confins, non pas avec ses yeux, mais avec son essence. Elle avait accompagné une âme jusqu'au seuil, et au-delà. Elle avait été le témoin d'une victoire sur le système même qu'elle incarnait. Une lassitude plus profonde, mais aussi une étrange forme de paix, l'envahit. Peut-être que pour certaines âmes, les plus lucides, les plus fatiguées de la lumière elle-même, le plus grand acte d'amour était de leur permettre de s'éteindre.

Elle reprit son chemin, guide des ombres vers des destins variés, sachant désormais que l'une des portes de sortie, la plus radicale, la plus définitive, existait. Elle n'était pas pour tous. Elle n'était peut-être que pour un sur un milliard. Mais elle existait.

Pour Nolan, il n'y avait plus de « pour ». Il n'y avait plus de condition, plus de sentiment, plus de pensée. Il avait trouvé la réponse à la question qui l'habitait depuis toujours, non pas en obtenant une réponse, mais en faisant cesser la question.

Je ne comprends pas pourquoi il faudrait qu'il y ait autre chose après.

Il n'y avait rien après. Il avait obtenu ce rien. Non par désespoir, mais par une lucidité qui avait forcé les portes de l'éternité elle-même. Il avait aimé, il avait perdu, il avait vécu, et il était parvenu à l'ultime liberté : celle de ne plus être.

Le repos était total. Le silence, absolu.

C'était la fin.

Fin.